Naissance d'une amitié : "Vous avez été, che monsieur, mon premier témoignage spontané"

Autor(en): **Matthey, Pierre-Louis**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **5 (1972)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-871014

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Naissance d'une amitié

« Vous avez été, cher Monsieur,
mon premier témoignage spontané »

je me bats d'une porte — à une autre — à une autre ...

Je dilate ce cri de mon corps, de ce mur
à ce mur opposé, et ne fais plus le compte
de la hauteur compacte où s'inscrit l'arrêt dur ...,
chaque fois je me frappe, et m'insurge, et retombe.

Je ne suis qu'un afflux de pas entre des murs.
Qu'une vide clarté où le soleil s'écume,
que cet autre bélier tonnant contre mon cœur :
ma jouissance à me frapper qui se ranime.

Nous, bergers ? Nous, bergers ? Ha, tendres yeux vivants,
ingénus grands ouverts à la nuit comme à l'aube.
et où toute clarté chemine brillamment .....
Fermez-vous, ô délicieux.

Que je n'y tombe.

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Dimanche 15 février 1914.

Monsieur,

Je fais sans doute une gaffe en vous écrivant. Vous allez vous moquer de moi ; je suis gauche et pas mal ourson. Et vous m'intimidez.

Mais tant pis. Il faut que je vous parle. Depuis quelques mois que Rohrer [1] me lit de vos vers, plusieurs fois j'ai voulu vous écrire. Je n'ai jamais osé. Il y a une semaine, Rohrer m'a dit que vous désiriez une lettre de moi. — Il a ajouté, comme toujours, que c'était probablement une monture ; mais c'était trop tard. Ce soir enfin, je l'ai passé de nouveau tout entier avec vous ; je ne me tiens plus.

Moquez-vous de moi, je vous le permets et je désarme : je vous aime. Quelques-uns de vos poèmes m'ont pris tout de suite, puis m'ont enveloppé et rempli peu à peu à force de me les redire ; et certains jours j'en subis l'envoûtement. Aimer un poète, ce n'est pas d'abord se livrer à lui. C'est saisir dans tous ses mots une révélation — comme en ceux d'un ami. Chaque mot prend une valeur spéciale, du fait qu'il est de ce poète. Vous m'avez jugé ridicule de vous comparer à Rimbaud : c'est que je trouve parfois en vos termes une valeur du même ordre qu'en les siens, et qu'en ceux de Jules Laforgue. Aimer un poète, c'est d'abord le comprendre jusqu'au fond, à travers toutes ses expressions.

Aimer un poète c'est aussi se donner. C'est après avoir reçu sa confidence, lui faire en tremblant la sienne, et savoir qu'il la reçoit. A mon seul ami vrai et que j'aime depuis quinze ans j'ose faire ma confession. Et aussi à Jules Laforgue et à Rimbaud. Mais devant Laforgue seul je ne tremble pas. Depuis si longtemps je vis avec lui.

Aimer un poète, c'est encore voir toutes ses imperfections et ses faiblesses, et les lui pardonner spontanément. C'est même

les aimer, comme on aime les défauts de son ami: avec la confiance qu'il les domine ou qu'il les dominera et sans lui faire, même intérieurement, aucun reproche.

Depuis quelque temps je vous adresse ma confession, mais encore d'un peu loin, avec inquiétude. C'est que depuis plusieurs mois je reçois la vôtre. Ce soir il faut que je vous le dise. A travers Le Tryptique nocturne, Couchers, A propos de souvenirs, à travers Présences et Addolorata [2], et d'autres, je vous vois et je vous aime de plus en plus. Je vibre aux frémissements que vous m'avouez, mes tempes battent à vos cris de fièvre. Votre être intérieur, je le perçois, et plus profondément chaque jour que vous m'êtes présent. C'est le sort des poètes d'être connus par des inconnus et aimés par des indifférents. Je sens aussi chaque fois que vous vous absentez de vos poèmes, et que la virtuosité prend votre place. Et je devine à quoi cela répond en vous. — Dans vos proses, je vous vois plus faiblement. Je suis souvent arrêté : vous vous cuirassez parfois de ces phrases dogmatiques à la Suarès, qui se dressent tout de suite en articles de foi impérieux. Elles sont trop imposées pour paraître profondes. Les paroles que le poète dit pour lui me touchent, non celles qu'il veut lancer à la face du monde ; c'est un travesti de l'éloquence. Mais là aussi je devine ce que la robe cache, et je l'aime. Je vous ai dit tout cela ce soir, parce que votre pensée me fascine et que je n'ai pu résister à son obsession. Je me livre, espérant répondre à un petit geste de vous, fût-ce simple curiosité. Et je vous tends la main, avec un peu d'anxiété.

Elie Gagnebin (1891-1949), licencié ès sciences en 1912, docteur ès sciences en 1924, professeur à l'Université de Lausanne de 1933 à 1949. Animateur de la vie littéraire de la Société de Belles-Lettres de 1909 à 1949 ; lecteur dans l'*Histoire du Soldat* de C.-F. Ramuz lors de sa création en 1918.

Voir « Hommage à Elie Gagnebin », *Revue de Belles-Lettres,* Lausanne, février 1951.

Les lettres d'Elie Gagnebin que nous publions ici ne sont que les brouillons de celles qu'il a envoyées à Pierre-Louis Matthey, et qu'il a soigneusement conservés.

[1] Henri Rohrer (1893-1955), contemporain et condisciple de Pierre-Louis Matthey, président de Belles-Lettres de 1914 à 1916, licencié ès lettres en 1921, secrétaire des *Cahiers vaudois* de 1921 à 1922, journaliste par la suite.

Voir *Revue de Belles-Lettres,* novembre-décembre 1956.

[2] «Le Triptyque nocturne», *Seize à Vingt, Cahiers vaudois* (par la suite CV), 1914, pp. 81-85 ; *Poésies complètes* (par la suite PC), 1968, pp. 32-34.

«Addolorata», *Seize à Vingt,* CV, pp. 69-70; «Addolorata I», PC, pp. 21-22.

« Couchers », « A propos de souvenirs », « Présences » nous sont inconnus.

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin [21 février 1914]

[Edimbourg] Carlton Terrace,
mercredi

Cher Monsieur

Pourquoi tant hésiter à m'écrire ? vous verrez bien, quand vous me connaîtrez de près que de loin je suis si facile !

J'ai plus d'amour quand j'écris que quand je parle (détestant rougir) et je suis et me sens tellement seul ici que tout témoignage m'amène au bord des larmes. c'est enfantin, mais que voulez-vous ? Je vous aime beaucoup et encor plus — parce que vous croyez en moi, parce que vous me l'avez plus ou moins dit, et parce que — je ne vous connais pas du tout ! Sans doute, je vous aime les yeux fermés.

J'aime vaguement, à cette heure, un peu tout. Je traverse une crise de sentimentalisme ridicule (c'est beau en vers, parfois, mais si bête à vivre !) Votre lettre m'a été douce. Mon « premier » témoignage spontané. Je veux dire, les amis connus, ils vous aiment d'abord, et puis nécessairement adoptent le poète, par-dessus le marché ! vous, c'est autre chose. c'est vrai que vous vous dites de mes vers quelquefois ? Dire que je ne l'ai jamais éprouvé ! Impardonnable !

Alors, ainsi, je penserai, soudain : que fait-il ? « il » relit le Tryptique. — et ce sera tout-à-fait faux, sans aucun doute. Ou vous serez « sur St François » ou « à la Paix » — Cruauté ! Cruauté ! — mais vous me permettrez de garder tendrement mon illusion...

Vous connaissez certainement la touchante, indescriptible et fraternelle lettre de Laforgue à sa sœur (Anthologie Léautaud) c'est comme cela que je voudrais vous écrire... [1] je dis cela pour que vous mesuriez la différence... Quant-à Rimbaud — si vous voulez : j'attends mon Verlaine.

Ne me parlez pas de « A propos de souvenirs » ou de « Couchers » c'est inepte. Je préfère même Rostand !

non. merci pour votre lettre. Comme vous avez bien fait de l'écrire ! (je l'eusse voulue simplement un peu plus simple...) vous êtes très

gentil. Je suis content que vous entendiez mes vers. C'est un heureux présage, dirait Maeterlinck. Dites, quel titre trouvez-vous plus heureux : Moi — ou — Vous [2]. J'hésite. Conseillez-moi.

Votre bien reconnaissant

pierre-louis my .

---

[1] L'anthologie Van Bever-Léautaud ne donne pas cette lettre. Un extrait de celle qui ouvre le volume de correspondance (*Œuvres complètes,* Mercure de France, t. IV, pp. 3-4) permettra de juger de la manière de Laforgue :

Septembre 1881.
Prends garde de laisser
tomber un petit souvenir
que je t'envoie.

Pour toi seule à lire
avant de t'endormir. Dis
à la cousine que je lui
rembourserai l'éclairage.

Pauvre chère sœur,

Il est sept heures. Je rentre fatigué. On me donne ta lettre. Ah ! comme je l'attendais ! Si tu savais comme je m'ennuie aussi !

Comme cette gare était triste le soir où vous êtes partis ! Dans ce wagon. Toi au fond. Je t'appelais voyant tes yeux mouillés, tu ne répondais pas et il a fallu s'en aller. Je n'ai même pas dit adieu à Ernest, Paul et Charlot. Je suis parti en courant, navré, désormais seul dans ce Paris. Je suis rentré, je suis monté à ma chambre, banale, triste, où rien ne m'appartient et ne me connaît, où tant d'autres ont passé ! Je n'aurais pas pu dormir. J'avais le cœur gros, la gorge serrée, tu m'excuseras, j'ai fait ce que tu m'avais défendu ; à une heure du matin, je suis allé chez Rieffel, il était seul, je me suis mis dans un fauteuil, devant son lit, enveloppé d'une couverture, grelottant de tristesse, et j'ai attendu le matin.

(...)

[2] *Moi* est le titre que Pierre-Louis Matthey a donné à son « premier cahier poétique », daté d'octobre 1912.

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Dimanche, 22 février 1914.

Cher Monsieur

Votre lettre, oh que j'en avais peur ! Je manque de simplicité, vous avez bien raison. Je l'attendais — je n'osais l'attendre. Je ne pouvais même plus lire vos poèmes simplement.

Et elle est venue, hier, si gentille et si douce. Merci de me l'avoir écrite : c'est une grande joie qui m'emplit maintenant.

On n'est pas poète tous les jours, disait Spiess. Non, et moi je ne le suis même jamais. Je fais de la géologie, et je passe mes journées au laboratoire, à travailler. Il faut bien faire quelque chose. (C'est du reste bien intéressant.) — Mais combien les moments de répit, de pensée et de vie intérieure prennent pour moi de valeur et

de force. C'est alors que vos vers me remontent aux lèvres, et que je sens qu'ils sont toujours présents, et qu'ils transfigurent même mon travail monotone (et très intéressant).

D'autres vers aussi. Mais les vôtres me sont plus proches, et aussi plus profonds (peut-être un peu parce que je vous sais en chair et en os, que j'ai vu votre portrait par Bosshard [1], si fascinant, et que je vous ai entendu une fois, par hasard, en passant dans le corridor des Herzog, jouer la dernière phrase de cet Enoch Arden [2] qui est un de mes plus vieux et plus chers souvenirs), et que tout ça est plus touchant encore que des vers ?

Ce n'est pas cela, cependant. Je me redis votre dernier Addolorata. Tout y est émotion et parle directement au cœur — ce début si vrai, si simple, un peu inquiet, puis cet aveu, enfin ce mouvement de tendresse passionnée qui vient de si profond, ce sanglot et cette joie ! (Ah, je ne sais pas vous dire cela, pardonnez-moi ?) Tout, jusqu'à cette rapide image de la pluie qui tombe en face, dans la fenêtre au fond de la chambre, tout pénètre l'âme et la trouble jusqu'au fond. Pas un mot qui sonne creux (sauf peut-être cendre ?) [3].

J'ai eu ces jours la tête pleine de Suarès, grâce à un travail de Rohrer, et nous en avons beaucoup causé ensemble. Rohrer l'aime beaucoup. Moi, je ne puis que l'admirer. J'admire sa puissance de possession, l'envergure de son esprit et de son cœur, sa volonté triomphante qui arc-boute ses phrases de métal éclatant. Et son habileté. Mais jamais je ne le vois « les mains sur les genoux, tremblant un peu... » [4] Toujours le décor et le geste, et souvent le mot fielleux qui montre un dépit un peu mesquin, un mépris si incompréhensif. Je ne puis avoir de sympathie spontanée pour cet homme qui se veut et se dit toujours sublime. Sa grande force de vie me conquiert et me transporte parfois. Mais que vous m'apparaissiez, et je vois la fugacité de cet enthousiasme, et au fond la vanité de cette éternelle propre-justification.

Vous trouvez inepte A propos de souvenirs ? Savez-vous que c'est la pièce que Budry préfère ? Et je l'aime aussi beaucoup. Et vous parlez de Rostand à son propos ! — Rohrer m'a lu de vos premiers vers, Dédicace à une dame [5], je crois... (je ne sais plus). Là, il me semble, il y a un peu de Rostand qui perce, et l'on y voit toute votre virtuosité. Mais depuis, quel changement, quelle découverte ! J'ai beau chercher, je ne le retrouve ni dans Couchers, ni dans A propos de souvenirs. Où l'y voyez-vous ? Non, ces derniers vers surtout sont si pleins de choses, d'une souffrance si vraie

Oh, avec quelle inquiétude et quel espoir je les ai répétés cette semaine ! Cela me semble si bête maintenant, maintenant que vous

m'avez répondu si gentiment et si simplement. Que craignais-je ? Je n'ai plus guère d'amour-propre, je crois. Mais je vous aime beaucoup. Et votre lettre m'a été un grand bonheur.

Je relis ma lettre, puis la vôtre. Mon Dieu que je suis donc guindé et pédant ! N'est-ce que gaucherie, ou bien l'attitude que je dois prendre vis à vis de vous me colle-t-elle à la peau si fort ? (La société de Belles-Lettres est parfois dangereuse) Pourrez-vous voir à travers cet empois, que je vous aime beaucoup ? Pardonnez-moi !

Votre

E. Gagnebin

Pour votre titre, c'est bien Moi, n'est-ce pas, que vous mettrez ? C'est tellement mieux, bien qu'un peu provocant.
On pense de suite à Baudelaire :

Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère.

---

[1] Ce portrait, qui date de 1913, est reproduit dans *Seize à Vingt* (CV en frontispice ; PC, p. 39).

[2] Poème de Tennyson, sur lequel Richard Strauss a composé en 1897 un mélodrame pour chant et piano (publié en 1898 chez Forberg, op. 38). Nous devons ce renseignement à M. Pierre Schmid, auquel va notre reconnaissance.

[3] Il s'agit du second « Addolorata » de *Seize à Vingt* (CV, pp. 71-72), qui devient « Addolorata II » in PC, p. 25.

L'expression mise en cause par Gagnebin se trouve dans l'avant-dernière strophe :

Je cherche dans la glace inclinée que remplit
un immonde visage aux durs baisers de cendre.

[4] Première strophe de « Addolorata » :

Seul, un matin, dans une cité de brume...
En toute simplicité devant le feu ;
les mains sur les genoux, tremblant un peu
Je tâche à voir où je suis. Je m'exhume.

[5] Poème disparu.

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin [2 mars 1914]

16 CARLTON TERRACE,
EDINBURGH,
SCOTLAND.

cher monsieur

je ne sais pas si je suis bien prudent en vous envoyant ce poème. J'y ai mis tant de cœur que j'y aurai probablement omis l'art. Du danger d'être sincère au moment même de la sincérité, n'est-ce pas ? Est-cela ? Et puis quoi, un peu d'amour tout simple... I feel so

depressed to day, alors au lieu de vous écrire en prose j'ai copié ces vers pour vous... c'est très long, vous savez, et cela m'a bien fait penser à vous. Vous me pardonnez ? — merci pour vos lignes si affectueuses. Je les ai souvent relues — vous voyez ma semaine ! de tristesse aveugle ... a poor dog I was. J'ai eu le malheur de goûter au whisky, et d'y regoûter : alors c'est devenu un cruel plaisir ... non, non, ne vous faites pas cette idée de moi, voulez-vous ? Adieu, j'aime vos lettres et vous à-travers, et toutes les peines que vous avez eues et votre visage inconnu — Ecrivez-moi encore. encore. c'est une source pure, celle-là

votre

pl .

le Poème secret

Je suis le solitaire au-bord des profondeurs.
En vain ! J'appelle un nom que n'emplit pas la vie ...
ma voix perdue se meurt et l'ombre me demeure :
Je voudrais être une musique qui s'oublie.

Toucher ton cœur, le tien, dans ses petits détails :
que j'aie pensé à toi, particulièrement...
mon âme inspirez-moi, bel œil qui ne défaille
Et vous mon cœur battez tout l'amour que j'attends.

*

Tu es dans ta chambre. Tu es un solitaire.
Tu es où toute pensée qui tourne trouve un asyle.
Tu es dans la maison de campagne que la nuit perd
Et toi tu es perdu dans une maison de ville.

Aidez-moi, ô chers dieux de tendresse ! — voici :
Toi tu as des yeux bleus et une bouche arquée
et toi tu es triste de n'être pas joli...
mais quand tu penses cela tu es beau et changé.

Toi tu portes une amour que personne ne demande :
me voilà, qui te la demande, ô pauvre amour !
Je te ferai léger de deuil : laisse-moi prendre
Et quand je serai chargé, ce sera ton tour...

Toi que la chair égare tu vis dans d'autres mondes.
De mortels cabremens tu bâtis ta science.
Tu vas approfondir des épouvantes profondes
Et tu m'inventes déjà une nouvelle souffrance...

Je te bénis, ô tourmenteur de nous... — Soins inutiles !
Bonsoir, vous tous... Bonsoir : écoutez ! entendez !
Je ne dis pas : bon soir, pour que vous répondiez
Bonne nuit, avec une indifférence hostile...

Vous tous, et vous encor que je n'aurai su voir :
ô vous qui échappez à toute clairvoyance !
Exilés de notre compréhension, de notre soir,
Retrouvez-vous dans notre amour qui vous embrasse...

*

Je vous dis : bon soir pour que votre soir soit merveilleux !
que vos amis soient doux ! que vos paroles soient belles !
Je vous dis : bon soir pour que votre soir soit merveilleux !
Frères, et parce que je ne sais rien de plus fraternel...

Et parce qu'entre mes murs si seul (et toi ? et toi ?)
tout-au-fond périlleux de mon propre mystère
Je m'avoue de ces âmes en larmes solitaires
qui disent bon soir à l'ombre et au silence —

pour être trois.

pierre-louis matthey

Ce poème sera publié dans *Seize à Vingt* avec des variantes in CV, pp. 61-63, et, profondément remanié, in PC, p. 19, sous le titre « Accueil secret ».

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Lausanne, mercredi 4 mars 1914.

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a touché plus que je ne puis dire. Merci de me l'avoir écrite — merci d'avoir copié pour moi ce Poème secret.

Vous ai-je donc paru si pédant que vous vous excusiez presque de me l'envoyer ? Il est beau, il est beau ! Il est presque ma seule raison d'être. La seule qui vaille la peine. Je l'aime : il est vous d'un bout à l'autre. Il m'a fait plus léger de deuil, il m'a fait surtout plus riche d'amour, plus lourd aussi de reconnaissance, d'une reconnaissance avide encore, et qui vous cherche, et qui voudrait vous rendre.

Je vous vois au milieu de ces Anglais si musclés, tout à leurs business, et que me semble personnifier ici ce M. Robert de Traz si agaçant. Pourquoi vous fallait-il encore cette souffrance, cette

flagellation ? Pour que je reçoive aujourd'hui ce poème secret ? Il est ma joie, cette joie de votre Addolorata. Il m'a soulevé vers vous à midi, quand j'ai trouvé votre lettre, il m'a accompagné toute la journée, à travers mon ouvrage — si assommant aujourd'hui, et ce soir, encore, pendant que je conférenciais bêtement sur la structure des Alpes orientales ! (Stupide, stupide !) Et maintenant je le retrouve, seul avec lui. Et je vous vois, et vous m'êtes indéfigurable.

Il y a des poèmes de vous qui me tourmentent, qui me poursuivent âprement et me fascinent, presqu'à mon corps défendant. Je les aime avec crainte et tremblement. — Celui-ci vient à moi et cueille un baiser triste sur mes lèvres et fait ma joie. Et c'est une joie que jamais on ne pourra m'enlever, et que je veux porter en moi toujours. — Merci de me l'avoir envoyé.

Je voudrais pouvoir vous dire aussi : bonsoir, et que ce mot ait la puissance qu'il prend dans votre bouche, la puissance de me faire un soir merveilleux, en dépit de la structure des Alpes orientales, en dépit de cette perspective de partir demain visiter les environs du Lötschberg quand je voudrais pouvoir rester seul avec vous.

— Et que les pensées qui tournent dans ce pays de brume, celles qui créèrent Hamlet et ces sonnets que j'aime tant dans la traduction de Charles-Marie Garnier [1], et celles qui trouvèrent Oscar Wilde, vous consolent.

Votre

E. Gagnebin .

---

[1] Charles-Marie Garnier, *Les Sonnets de Shakespeare,* essai d'une interprétation en vers français, Cahiers de la Quinzaine, 8e série, 7e cahier (Cahier de Noël) et 15e cahier (Cahier de Pâques), Paris, 1906-1907.

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Mardi soir 10 mars 1914.

Cher Monsieur,

J'ai passé une partie de l'après-midi dans la chambre de Rohrer. Je lui ai lu le Poème secret — il m'a lu les Stances sur l'orgueil d'un mort [1]. Et nous avons passé ainsi une heure admirable, à penser tous deux à vous, presque sans mot dire.

(Il est vrai que deux fois des portiers sont venus se présenter pour l'Hôtel de la Prairie, et qu'il a fallu lire leurs certificats en allemand, mais c'était du bout des lèvres, et ne nous a pas dérangés.)

Puis j'ai dû retourner au travail. Et de nouveau ces Stances me poursuivent. Elles sont de toute beauté. Je ne puis m'empêcher de les interroger anxieusement, ardemment. Quelle joie de vous retrouver, tout entier, et chaque fois plus profond, quelle joie de vous découvrir de nouveau à chaque poème. Et de vous aimer chaque fois davantage. — Quelle tension, quelle force de désir d'élévation dans ces Stances — on le sent peut-être d'autant mieux ici que quelques oripeaux pendent — cette puissance de passion que vous donnez à vos désirs — à mes désirs et à nos souffrances. C'est là que vos mots puisent leur valeur. C'est cette intensité et cette profondeur de passion qui troublent et qui émeuvent si étrangement.

Dimanche soir par une nuit merveilleuse, un peu voilée, d'un calme un peu tremblant, j'ai pu aller avec vous à travers ces plaines du Loup où j'ai tant erré autrefois avec Laforgue au cœur. Là aucune fausseté ne peut tenir debout, aucune littérature ne peut m'éblouir : je m'y suis trop jugé. Et là je vous ai senti d'une vérité si poignante que j'ai rarement été secoué par une émotion semblable. — J'ai voulu vous écrire en rentrant mais je suis resté bêtement devant ma feuille de papier, incapable de trouver un mot.

Comme j'envie cette facilité qu'a Rohrer de dire ou d'écrire simplement ce qu'il pense ou ce qu'il sent. En le quittant, j'ai moins de difficulté aussi à cogner du front contre les mots. Dans sa chambre, nous restons souvent tard dans la nuit. Il me parle de vous avec aisance, me lit de vos poèmes. Et je suis là, presque muet, serré par l'émotion. — Ou bien nous discutons littérature. Alors c'est plus facile, et les phrases viennent d'elles-mêmes pour exprimer les idées. Ainsi nous nous sommes liés peu à peu. Il est très gentil et plein de cœur. Et cependant une certaine défiance s'interpose toujours entre nous, et je ne puis vous voir tout à fait à travers lui...

On voudrait s'avouer des choses
Dont on s'étonnerait en route
Et qui feraient, une fois pour toutes
Qu'on s'entendrait à travers poses.

On voudrait saigner le silence
Secouer l'exil des causeries... [2]

et l'on n'y parvient que rarement. Seuls vos poèmes y arrivent, nous transportant tous les deux d'un élan semblable. Ces heures sont douces. Elles sauvent un peu de la fascination de la solitude, sans être de l'étourdissement. Et vous y êtes aussi, bien que plus pâle. Il faut un grand amour pour pouvoir être seul avec un ami. La solitude

est le lieu de l'émotion profonde. Que souvent je la désire, et comme je l'aime quand je puis m'y retrancher. Mais toujours, non je ne pourrais pas la supporter. Ma passion n'est pas assez riche ni ma force assez grande. C'est pourquoi je reste tremblant devant votre solitude, malgré mon amour. Et qu'un élan merveilleux me soulève quand vous m'y faites participer. Et que je vous cherche, et que je vous aime.

votre

E. Gagnebin .

---

[1] « Stances sur l'orgueil d'un mort », CV, pp. 39-40 ; PC, pp. 15-16.

[2] Jules Laforgue, « Complainte sur certains ennuis », *Les Complaintes,* Bibliothèque de Cluny, Colin, 1959, pp. 97-98.

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin [29 mars 1914]

16 CARLTON TERRACE,
EDINBURGH,
SCOTLAND.

Cher monsieur

pensez que cette lettre est la quatrième que je vous écris ! Les autres étant indignes, je ne les envoyai pas. Que si celle-ci ne vaut pas mieux, ne me croyez pas insensible. Je suis seulement assoupi et exténué.

Vous savez que vos lettres me feront toujours plaisir. Je les aime un peu imprévues, pas trop « question et réponse ». ne me faites pas de complimens. C'est délicieux, pour un peu je tendrais encor la main... ; mais cela fait surgir l'orgueil « toujours bête » selon Verlaine.

J'ai tellement de choses à vous dire que je me bornerai à tourner autour. Vous avez été, cher monsieur, mon premier témoignage spontané. Savez-vous tout ce que cela signifie à mes yeux ? Cela signifie une douce âme très proche, quelqu'un de lointain à qui adresser des paroles loin de la chair — et de toute chose haïssable, une incarnation pour tous les rêves désolés. naturellement, j'écris mal, et d'autant plus que je suis vrai. Je ne sais que grimacer en prose — alors à ces lignes, je joins quelques vers — disons pour vous sourire.

Cela vous intéresse-t-il de savoir que le recueil de vers qui succédera à Moi (puisque vous y tenez !) s'intitulera : Addolorata. D'un

poème que vous connaissez j'ai transféré le titre à tout le volume. Toute la chair qui infecte le premier sera absente du second. Pourquoi ? parce qu'en écrivant ce dernier j'étais, je suis et je serai en fol amour. Vous le savez, rien n'est plus loin du corps.

Je prépare en outre un drame en vers, de titre incertain, et dont le sujet développé en trois actes sera une passion en-dehors des lois et des morales. J'ai tellement lu Ibsen ces jours qu'il faut que je me donne le temps de l'oublier !

Sauriez-vous me renseigner sur l'opinion de Budry vis-à-vis de mes vers ? vous seriez bien gentil. Il ne m'a pour ainsi dire rien dit du tout, sinon qu'il agréait le manuscrit et tenait à le publier.

Le poème que je vous envoie, je l'ai écrit ce matin. J'ai eu une nuit si aigüe il y a trois jours, que je m'attendais bien à un débordement de tendresse pure. Signe particulier : je n'écris jamais l'instant que je vis ; mais celui que je voudrais ardemment vivre. Ainsi le décor de mes pièces les plus idéales et les plus fraternelles est-il vif, lugubre et quelquefois assez mortel.

J'ai vu un grand match de football, samedi dernier, Angleterre contre Ecosse, après quoi je fus souper avec les joueurs. Je crois bien que j'adore les brutes sans pensées. Il manquait au banquet un pauvre petit « avant » blond, qui au cours du jeu, s'était fracturé les deux jambes. Oh ! c'était triste ! — du reste comme tous les dévouemens.

Quel dimanche gris, trempé de vert, triste aussi, si triste ! que faites-vous ? Connaissez-vous certain thème de l'Appassionnata de Beethoven (fa la^b ré^b fa ré^b do mi^b do ré^b la^b) ? c'est à-cause de lui que j'ai appelé mon poème : l'Arbre de Beethoven [1]. Toutes les pitiés, toutes les larmes de la pitié et de l'indulgence y sont contenues. C'est une leçon de la pureté consciente. Hélas, efforçons-y nous.

Laissez-moi vous remercier encore. Je vous assure qu'à part celles dont je souffre je n'ai que peu de joies. Consentez-moi votre amitié bien gratuitement, est-ce que vous voulez ?

Et croyez-moi très affectueusement, votre

pierre-louis my

Dimanche 29/3/14.

---

[1] Ce poème nous est inconnu.

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Paris, dimanche 5 avril 1914.

Cher Monsieur,

Il y a très longtemps que je ne vous ai écrit. Croyez bien que j'en ai souffert. Tant de choses m'ont ballotté à droite et à gauche. Voici maintenant que je vais partir en expédition à la Nouvelle Zemble (c'est une île quelque part, au nord de la Russie), et voici que je suis venu passer quelques jours à Paris, pour m'y préparer. Pourquoi vais-je partir ? Je ne le sais vraiment pas moi-même. On est poussé par des gens qui veulent votre bien, on se laisse faire... Et puis cela m'intéresse ; autant cela qu'autre chose. Toutes ces activités sont en somme si extérieures, si indifférentes. Elles sont l'échafaudage de la vie. Il faudrait pouvoir s'en passer tout à fait... mais je n'ai, au fond, pas assez de puissance de vie intérieure pour m'en passer. Ces activités, en la resserrant, la fortifient. Mais comme elles la cachent souvent, et comme elles l'entravent ! Depuis trois semaines, je n'ai pas eu un soir...

Votre si bonne lettre m'est venu surprendre au milieu de ces turpitudes, et votre beau poème... Ils m'ont arrêté net sur le chemin de la Sorbonne, et je suis resté des heures, là, au Luxembourg, affaissé sur un banc, à les relire et à penser à vous, et à penser à moi — enfin, depuis si longtemps ! Oh je voudrais vous entendre jouer l'Appassionata de Beethoven ! Ce thème me chante maintenant aux oreilles, à travers mes journées. Oui, toutes les larmes de la pitié et de l'indulgence y sont contenues. Et aussi un espoir si grand !... presqu'une certitude de bonheur quand même, qui est douce et forte. Et qui console.

Je ne puis pas vous donner en détail l'avis de Budry sur vos vers. Il m'a dit « c'est tout à fait bien », et c'est tout, ou à peu près. Je crois qu'il vous juge plus littérairement que moi. Je lui avais demandé de pouvoir lire votre manuscrit, dont je ne connais que quelques poèmes. Il m'a prié d'attendre jusqu'après la publication du premier cahier vaudois, qui lui donnait beaucoup à faire... et depuis, je ne l'ai pas revu. Mais dès mon retour à Lausanne, — dans huit jours —, j'irai passer un soir chez lui, et je vous écrirai tout de suite. J'aime assez Budry. Il sent fortement l'art et ne craint pas de casser des vitres ni de se compromettre. C'est assez rare pour qu'on l'apprécie. Mais il me semble souvent goûter l'art plus que

l'homme, dans les œuvres. Pourtant il a du cœur — mais surtout de l'enthousiasme ; et de son cœur, il se méfie.

Pardonnez-moi de ne pas vous écrire plus souvent. Savez-vous combien je le désire ? Si je pouvais vous écrire tous les jours, oh j'aurais une vie belle et douloureuse... comme la vôtre. Mais je n'en ai pas la force, comprenez-vous ? Les heures où je vis vraiment, je souffre, mais j'aime et mon cœur bat — et vous savez que je vous aime, parce que vos poèmes m'ont été un baume et une exaltation, et que je les ai répétés comme en prière, et maintenant je vous aime plus encore, maintenant que vous ne m'avez pas repoussé, et que vous me demandez mon amitié. Mes heures de vie en sont transfigurées, et toutes mes heures en sont meilleures, — les heures quotidiennes, où le cerveau seul travaille.

Je me réjouissais de passer mes vacances dans les Préalpes, à faire de la géologie tout seul pendant le jour. Dans ces séjours-là, tous mes soirs sont à moi ; je suis seul, et loin de tout. Et alors le travail de la journée exalte, simplement, de lui-même. J'ai vécu tout un été comme cela, déjà avec vous au cœur... Et voilà que ce projet de départ a tout renversé.

Maintenant je suis à Paris, et j'emmagasine. Je passe des heures au Louvre, des heures d'émotion intense, qui me laissent délicieusement exténué. Et j'entends de la belle musique, dans les églises et au concert, et je jouis de cette atmosphère de probité simple et belle qu'on respire au Vieux-Colombier. Et le matin je travaille ferme à la Sorbonne. Mais tout cela est trop intense, trop immédiat encore. Des merveilles, et des misères atroces, frappent ma vue, en courant, et sont recouvertes aussitôt par d'autres impressions qui s'y superposent. Il me faudra de longs jours pour faire participer toutes ces émotions à ma vie.

Et puis, je ne sais pas ce que mon voyage me réserve. Sans doute une vie de brute, et du travail intéressant, et des sensations fortes que je ruminerai au retour. Et aussi des moments de tristesse, et d'amour passionné.

Pardonnez-moi de vous raconter toutes ces misères. J'aime tant recevoir vos lettres. Elles me font un peu participer à votre vie — plus haute que la mienne. Et surtout elles sont un témoignage de votre amitié, qui m'est si chère et si précieuse. Merci de m'avoir écrit, et de votre poème... Je ne vous en parle pas, pour ne pas vous faire de compliments. Il m'a touché au cœur, et vous savez mieux que moi sa valeur.

Croyez-moi votre très reconnaissant et très affectionné

E. Gagnebin

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Dimanche 26 avril 1914.

Cher Monsieur,

De retour à Lausanne je n'y ai plus trouvé votre manuscrit, et n'ai vu Budry que très rapidement. A une autre fois donc l'exposé de sa critique. Par contre je viens de lire avec plaisir, dans le second Cahier vaudois, que vos poèmes étaient déjà annoncés pour le mois de juillet. Mais pourquoi quatre-vingts pages seulement ? Sacrifieraient-ils déjà, au profit de sots ergotages, les œuvres d'art ? J'augurais mieux de cette entreprise.

Rohrer m'a dit que vous aviez peu goûté le premier cahier. C'est du Ramuz tout pur, et ne s'applique qu'à lui. Comme tel je le trouve admirable. Mais le vague de ces « on » si fréquents semble inviter à suivre l'exemple. Et alors c'est affreux, on a la prose de Boder et Gueisbuhler [1] ! Du reste que m'importe. Un homme comme Ramuz, qui ne veut et ne peut s'exprimer qu'en relief, ne peut pas non plus être un solitaire, et son moi se traduit par « on » ou « nous ». Décidément j'aime assez cette Raison d'être. Nulle part autant que dans cette description du pays Ramuz n'a été lui-même. Et on sent qu'il existe, et qu'il a un cœur. S'il me reste extérieur, s'il n'éveille que peu d'harmoniques en moi, est-ce à moi à lui en faire reproche ? — Et cependant il en éveille. — Mais ce second cahier, quel fatras !

Rohrer m'a dit aussi que vous qualifiez d'exécrable votre Arbre de Beethoven. C'est une monture, n'est-ce pas ? — J'aime tant ce poème. J'y sens le même désir, la même passion que dans les Stances sur l'orgueil d'un mort, mais avec combien plus d'émotion. Plus simple et plus profond... Je ne puis vous dire ce soir combien il m'a ému.

C'est dimanche. La bise souffle en furie, accablante. Tout le soir j'ai lu du Verlaine, passant des poèmes d'Amour à Parallèlement, Bonheur et Chansons pour elle, puis les hôpitaux (non, le chapitre sur Leconte de Lisle !). J'ai trop lu.

Le dimanche on se plaît
A dire un chapelet
A ses frères de lait... [2]

Ce soir, le chapelet, je ne puis pas le dire. Je ne pourrais que marmotter.

Ne m'en veuillez pas, je vous en prie. Je suis toujours très affectueusement votre

E Gagnebin .

---

[1] H. Boder et J.-F. Gueisbuhler, du Jura Bernois, rappellent la cause de leur pays dans des pages intitulées « Pour sauvegarder... » et publiées dans le 2e *Cahier Vaudois* (pp. 43-47).

[2] Jules Laforgue, « Dimanches » in *Des fleurs de bonne volonté, Œuvres complètes,* Mercure de France, t. II, p. 107.

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Jeudi 7 mai 1914
Le soir.

Cher Monsieur,

Pardonnez-moi la stupidité de ma dernière lettre. Je voulais vous écrire, j'avais besoin de vous écrire ce soir-là. Et je n'ai pas pu. Si clairement je sentais que justement ce soir-là cela ne vous ferait aucun plaisir, que mon amitié vous serait importune. Pourquoi, mon Dieu ?

Je ne sais pas. Je souffrais. Vos derniers poèmes, Stances pour un cœur en paix, Stances du crépuscule, Essai de lapidation [1], je voyais bien qu'ils étaient beaux : tout votre art s'y révélait, qui est déjà une maîtrise, votre art s'y montrait savant et assuré... Mais quoi ! cela tenait-il à moi ? je n'y retrouvais pas cette émotion vibrante, cette passion aiguë, cette douleur profonde, que votre effort veut maîtriser, et qui font que chacun de vos mots, dans l'Arbre de Beethoven, dans tous vos poèmes précédents, touche droit au cœur, et y tient, et y restera toujours, on le sent.

Ces jours derniers, j'ai repris tous ces poèmes anciens. Quelle joie, de nouveau, de vous y sentir vivre, ... de pouvoir vivre avec vous !

Pardonnez-moi encore de vous écrire cela. Ce n'est pas un jugement, c'était mon sentiment. Et que puis-je être que sincère avec vous ? On ne peut feindre quand on aime. Et ce qui m'a poussé, tremblant, à vous écrire n'est pas une fantaisie littéraire, vous l'avez bien senti. C'est que vos vers m'étaient une révélation et une exaltation — l'expression vivante d'une âme plus profonde, plus haute et plus puissante, près de la mienne cependant, et tourmentée de supplices semblables, plus forts. Ce qu'ils sont pour moi, vos poèmes, je ne puis, je ne sais pas vous le dire. Ils ont éveillé un amour qui fait ma vie, et que je n'ai pas pu empêcher de déborder... et vous

m'avez ouvert vos bras. Et alors ma vie, sourdement, est en passion. C'est que je vous aime.

Ces derniers poèmes n'étaient pas pour moi, sans doute : pardonnez-moi d'avoir voulu m'y chercher, d'avoir manqué de confiance et de discrétion. Ne m'en veuillez pas : j'en ai assez souffert. Imbécile que je suis.

Aujourd'hui, ha ! quelle joie !

Tous, ils me reviennent, et je les redis, le Tryptique, A propos de Souvenirs, Présences, puis Addolorata, le Poème secret, les Stances sur l'orgueil d'un mort et cet Arbre de Beethoven, le plus beau de tous. Et alors je me tais, contracté d'émotion, tendu tout entier vers vous.

Ne m'en veuillez pas de vous écrire, je vous en prie, ne me trouvez pas trop ridicule. — Un jour, quand vous aurez le temps, envoyez-moi encore un beau poème voulez-vous ? et surtout croyez toujours à mon amitié reconnaissante, et qui vous cherche passionnément.

Votre E Gagnebin

---

[1] « Stances pour un cœur en paix » et « Stances du crépuscule » nous sont inconnus. « Essai de lapidation » fait partie du manuscrit de *Seize à Vingt,* mais est resté inédit. En voici le texte :

J'ai éveillé la répugnance et la dérision : je suis un faux prophète...
Prophète, j'ai semé dans la ville l'hostilité et la haine.
Je rentre accablé, laissant rouler ma tête
tout en bas du torrent assourdissant de ma nouvelle peine.

Je savais néanmoins que tout s'inscrirait à ma face,
d'autant plus ces tourments que je me forgeais pour me jouir...
Et cette seconde où mon corps indirectement déclanché
s'abattait soudain, pris au filet de ses nages...

J'ai éveillé la répugnance et la dérision : je suis un faux prophète.
Pauvres frères qui eussiez pu être d'amour !
et qui selon ma faute avez été de dérision acide, de haine amère,
dont j'ai rougi, tison, sous votre souffle et celui du jour.

Vous avez ri : l'impureté de votre joie a dû vous nuire...
Si seulement vous n'aviez ri que de mes autres ridicules !
Non, vous avez ri de la brûlure au fer rouge de mes délices
et d'un rire où aux prunelles qui flambent tous les sens brûlent.

Horreur ! Hélas ! J'ai fait de grands gestes et coupé la ville
ainsi qu'une proue aiguë, si vite qu'elle peut.
Me poursuivant, j'ouïssais éclater et rebondir les bombes cruelles
hors de ces pauvres lèvres en sang ordurier...

Je suis un faux prophète de beauté, de perfection, d'amour.
Je suis un faux prophète et me lapide comme je puis, avec des mots...
Je suis un faux prophète et me dois d'être un faux bourreau...
J'ai éveillé la haine pire que la mort et voici, je ne suis pas mort.

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Lausanne, le lundi 25 mai 1914

LABORATOIRE DE GEOLOGIE
UNIVERSITE
PALAIS DE RUMINE
LAUSANNE (Suisse)

Cher Monsieur,

J'ose à peine vous écrire.

Pourquoi avoir cru à un reproche ? Le ciel me garde d'en jamais faire à personne. Et à vous !

La cruauté de votre poème m'a fait mal. Je vous remercie tout de même de me l'avoir donné. Il est merveilleux ! Ah vous vous entendez à meurtrir et à torturer. Ce poème m'a fait souffrir. Je l'ai d'abord trouvé injuste. Mais quoi, l'est-il ? Il est si beau !

Merci aussi pour votre lettre, à la fin si amicale. Je me promettais depuis longtemps de passer par Edimbourg, et avec quelle joie ! Maintenant mon expédition est renvoyée à l'an prochain, peut-être aux Calendes grecques. Je regrette un peu ce voyage : il m'aurait peut-être retrempé le tempérament, pas mal détrempé ces temps. Surtout je regrette le détour par l'Ecosse. Je tremble un peu de vous voir à Lausanne.

Non, n'est-ce pas ? Pardonnez-moi cette lettre que je vous ai écrite. Je ne pouvais pas faire autrement. Mon tort a été de vous l'envoyer. Est-ce que vous voulez me pardonner, et accepter encore mon amitié toute simple ?

E Gagnebin .

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin [18 juin 1914]

WHITE HALL RESIDENTIAL HOTEL,
18, 19 & 20, MONTAGUE STREET,
RUSSELL SQUARE, LONDON, W. C.

Aujourd'hui — Cher Monsieur, seriez-vous assez aimable pour bien vouloir communiquer à Paul Budry le manuscrit que vous tenez de La Confession simulée [1] ? A fin qu'il remplace par cette dernière

version la version primitive du manuscrit. Londres est très agréable, mais chaud ! Je pars lundi pour Paris où je resterai quatre jours et samedi je serai à Mézières ! Que cela me paraît drôle !

Bien à vous

P-L. M

---

[1] « La Confession simulée », *Seize à Vingt,* CV, pp. 23-24 ; PC, p. 17.

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Lundi 13 juillet 1914.

Cher Monsieur,

Merci pour la charmante journée que j'ai passée hier à Avenex. Voir cette campagne, dont si souvent Rohrer m'avait parlé, votre chambre, être assis avec vous au salon ou dans votre pavillon, tout cela m'a fait un plaisir délicieux, que je savourerai longtemps. Et vous avez été si aimable avec moi. Ce retour dans la nuit chargée d'orage me reste un beau souvenir.

J'ai commencé cet après-midi le Dorian Gray que vous m'avez donné si affectueusement. Je le lis sans trop de peine, et ces premiers chapitres sont tellement beaux et si attachants que je vois bien qu'il me faudra passer la nuit sur ce livre.

Veuillez remercier beaucoup de ma part Monsieur et Madame Matthey, et Mademoiselle votre sœur. Saluez aussi pour moi, je vous prie, votre frère.

Lundi prochain, je pars pour Châtel St Denis, où je resterai je pense tout l'été. C'est un peu un enterrement, et très fatigant encore. Mais j'y ai de belles soirées tranquilles. Je loge à l'Hôtel des Bains.

Et l'écho répondit :

E. Gagnebin

votre très affectionné

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Lausanne, 11 août 1914

Cher Monsieur

Demain j'entre à la caserne pour faire mon école de recrue, et je goûte le plaisir de vous écrire comme mon dernier acte d'homme civilisé ; demain ce sera la brute, et pour longtemps peut-être.

J'ai pensé bien souvent à vous depuis la charmante journée que j'ai passée à Avenex, et j'aurais voulu pouvoir le faire plus souvent encore. Votre « cahier », je l'ai attendu avec impatience et désir, et ce fut une grande déception d'apprendre que cette maudite guerre en ajournait encore la publication. Et à quelles calendes ?... Je me console avec les poèmes que j'ai reçus de vous ou que j'ai copiés chez Rohrer. Ceux-là ne me quittent pas.

Et Benjamin ? J'en ai aperçu l'épreuve chez Tarin, et je sais que le cahier entier est imprimé, mais quand paraîtra-t-il ? Vous savez peut-être que Budry m'a demandé de faire la revue du Mercure. J'ai naturellement cité les lignes de Jean Choux [1]. Mais pour le moment notre bel aumônier triomphe sans doute sous les drapeaux, il l'avait bien dit ! Puisse le retour à la vie civile lui être délicieux.

J'ai eu le plus grand plaisir à lire The picture of Dorian Gray, en m'arrêtant longuement aux passages que vous aviez soulignés. C'est un fort beau livre, et très captivant. Mais je comprends bien le mot de André Gide : quel chef-d'œuvre manqué ! Le charme si singulier et si puissant de Dorian, on ne le *sent* pas une minute. C'est en somme un personnage bien peu intéressant. Combien lord Henry, et, au début, Basil, sont plus fascinants. Je ne puis m'empêcher de comparer ce roman à celui de Thomas Mann : l'image de Tadzio s'attache si obstinément à la mémoire.

Je n'ai malheureusement pas eu le temps de relire ce Dorian Gray, ni même de commencer Salomé, que je reçois à l'instant. Je me suis plongé à nouveau et plus que jamais dans Baudelaire et Verlaine et surtout dans Rimbaud, que je sais maintenant presque par cœur. C'est une excellente préparation au service militaire, n'est-ce pas ?

J'ai passé, la semaine dernière, quelques heures très agréables chez Rohrer, à Yverdon. Lui aussi languit de n'avoir pas de vos nouvelles.

Vous ai-je dit combien j'aimais votre poème : La lyre brisée [2]. Je ne crois pas avoir vécu un jour sans que ces vers ne soient venus sur mes lèvres, et chaque fois avec quelle émotion. La douleur y atteint un tel degré de tension..., et parfois c'est une tristesse presque douce. Ces vers sont transparents comme cristal de roche, avec un éclat étrange et beau, et les rayons qui s'y réfractent vont au cœur, bien profond.

Ce poème me poursuivra-t-il à la caserne ? Et les autres ? Je ne m'y vois pas encore bien.

Ce soir encore, au moins, je l'aurai passé tout entier avec vous, merveilleux. Cette pauvre lettre ne vous en dira rien : c'est que je

ne suis pas poète, et ne sais que sentir, qui est aussi bien souffrir que jouir, et aimer.

Croyez-moi votre très affectionné

E. Gagnebin.

Je vous renvoie la Vieille histoire [3], car quand pourrai-je vous revoir ? C'est très bien, et j'ai eu beaucoup de plaisir à le lire. Merci.

---

[1] 6e *Cahier vaudois, D'Avant la guerre.* Dans la « Revue des Revues » (pp. 83-90), Elie Gagnebin signale le « bon article » de Jean Choux sur Ramuz (*Mercure de France,* 1er juin 1914) et se fait un malin plaisir d'en citer ce passage sur Benjamin Vallotton, maître de français au Gymnase classique cantonal :

« M. Benjamin Vallotton, sorte de Georges Ohnet de la Suisse romande — imaginez quelque chose comme une *Petite Marnière,* un *Contre-maître de Forge* ! — mais en plus médiocre encore, en plus mesquin et plus malsain... Par bonheur, l'Etat de Vaud, d'autant plus malin qu'il en eut moins l'air, vient de l'asseoir dans un important collège pour y enseigner le français, pensant par là le lui apprendre ou qu'à relire de plus près la littérature française il prendrait en dégoût la sienne et cesserait bientôt d'écrire ! »

[2] Ce poème nous est inconnu.

[3] Pierre Hamp, *La Vieille Histoire,* contes écrits dans le Nord, Editions de la Nouvelle Revue française, 1912.

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin [Signy, 1er octobre 1914]

cher monsieur

je suis honteux d'avoir reçu de vous tant de lignes aimables et affectueuses et de n'avoir pas encor trouvé le temps d'y répondre et de vous en remercier. Il vous faut faire preuve de générosité et me pardonner tout simplement.

je suis encore presque furieux contre les Cahiers vaudois d'avoir laissé paraître mes vers maintenant que la guerre passionne chacun et que les vers ne semblent plus qu'un jeu puéril et qu'un amusement [1]. Tant pis pour moi, mais je sais bien qu'eux se résignent mal à rester seuls et je souffre pour eux. Et puis si par aventure ils devenaient amers, fi ! que cela serait laid.

Je conçois peu-à-peu une immense admiration pour Joffre, le général fantôme. Est-ce volontairement que vous endossâtes l'uniforme ?

cela m'intéresse comme une aventure où j'eusse pu entrer — quelque chose aidant, une foi quelconque, par exemple.

Mais j'ai commencé de m'endormir fin Juin et aujourd'hui 1er octobre je ne suis pas encore près de m'éveiller. Cela viendra un soir sans doute, mais que je ne me souhaite pas très prochain. Je ne vous demande pas ce que vous pensez de mon petit choix de poésies, car j'ai saisi à votre ton que vous aviez été déçu. Je dois dire que c'est exactement mon cas. Je me croyais plus de talent.

Je me prépare à retenter ces examens que je hais [2] : « ô cauchemar d'une incessante mise en scène ! » comme dit Verlaine. Casserai-je la tête de Gilliard ? oui, si je *réussis*. Je ne veux pas qu'on me prenne pour un bretteur vulgaire ou que l'on dise : revanche d'un amour-propre blessé. O être en 3me du collège !

Si vous voyez Demiéville demandez-lui s'il fait toujours des vers. S'il vous répond que non c'est signe que oui. Il avait beaucoup plus de talent que moi à 16 ans, et j'en étais très jaloux tout au fond, quoique sans en avoir l'air.

Je vous envoie un petit poème d'hier soir, mais sans espérance qu'il vous plaise. Encore une fois, pardonnez moi mon long silence et croyez moi bien amicalement, votre

P. S. Je suis trop fatigué pour « composer » mon écriture le long de quatre pages. Quant à la signature, le pli du mensonge est pris — le pli orgueilleux, volontaire et hautain de ce mensonge.

Regardez ma vraie écriture, qu'elle est pitoyable... eh ! bien ! c'est moi, tandis que ma signature ayant relevé le col de son manteau on ne voit plus que le manteau ! que pensez-vous du manteau ?...

---

[1] *7e Cahier vaudois, Seize à Vingt.*

[2] Après avoir échoué à la session du baccalauréat de juillet 1913 (1 de mathémathiques !), Pierre-Louis Matthey ne réussit à celle d'automne que les examens du « premier groupe » (1 de biologie !). Il se représente alors — avec succès — aux examens du « deuxième groupe », à la session d'automne 1914. (Renseignements aimablement communiqués par M. le directeur Georges Rapp, que nous remercions.) Charles Gilliard est alors le directeur du Gymnase classique cantonal.

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Cher Monsieur,

Je suis si désespéré de ne pouvoir jamais vous écrire, que je vais tenter tout de même un essai et faire mon possible. Ce n'est pas jurer gros : dans cette vie stupide que nous menons, la seule activité de l'esprit est de constater son abêtissement graduel. Les moments de lucidité aiguë et de conscience sont si passagers et si espacés que c'est à peine s'il en reste ensuite le souvenir confus et étonné d'une douleur lancinante ou d'une joie stupéfiée. Jamais un soir de solitude et de calme qui permette à l'émotion de se développer, comme ferait un thème musical.

Si au moins on se battait, si même la dureté du service pouvait entretenir la moindre idée d'héroïsme, ce serait encore une occupation. Mais non : nous languissons dans un confort amplement suffisant pour les bêtes que nous sommes, et nos fatigues sont très supportables. Le seul passe-temps qu'il nous reste est de pester contre la stupidité des ordres qui nous font mouvoir, et la seule volupté, de constater que nos chefs sont encore plus abrutis que nous — particulièrement M. de Traz ; j'ai parfois l'occasion de le voir et il exhale un ennui qui me fait fuir. Encore l'indifférence éteint-elle vite la colère.

Alors l'esprit tourne à vide, privé de nourriture. J'aurais voulu emporter vos poèmes, mais impossible de les mettre dans ce sac bondé et turgescent. J'ai pu prendre Faust dans la poche de ma vareuse, mais c'est rare que j'en puisse lire quelques vers. Je me raccroche alors à ce que je sais par cœur : des vers me reviennent à flots pendant les marches ou les nuits de garde. Mais bien souvent les plus aimés restent sans signification pour moi.

Une ou deux fois seulement le dernier poème que vous m'avez envoyé, la « Vie solitaire », m'est apparu vivant, répondant par son angoisse à la mienne [1].

Je pense alors à vous, à vos lettres d'autrefois. Rohrer m'a donné parfois de vos nouvelles. Il m'a dit que vous aviez passé les derniers examens du bachot. — La dernière fois que je l'ai vu nous avons ri ensemble de l'article de notre Potachon lausannois, de l'étonnement et du trouble où l'ont jeté vos poèmes. On le sent dépaysé et désorienté. Il flaire bien quelque chose là-dessous. Mais

le manuel de psychologie de Janet le fourvoyant décidément, c'est vous qu'il accuse. Il n'est sensible ni à votre rythme, ni à la valeur de vos mots : il n'a jamais tremblé devant lui-même. Et pourquoi ? Tout est si aisé ! Que ne méditez-vous les prospectus des instituts neuchâtelois, ils ne laissent plus place à aucune angoisse ! Vous vivriez dans une éternelle satisfaction ; moyen infaillible.

Je vous conseillerais aussi la vie militaire en Suisse. C'est presqu'aussi sublime que les chants de C.-F. Ramuz. C'est Belet qui touche Blanc. Et on se sent les coudes. — Mon Dieu, oui.

Il ne me reste que la terreur constante de me voir m'empâter chaque jour davantage. Deviendrais-je le soldat du deuxième étage ? Je suis déjà celui qui passe dans la musique scandée, si souvent indifférent. Aux moments de crise je m'élance vers vous en espoir et en amour ; puis je me raccroche à vous pour tenter de retarder l'enlisement. Y arriverais-je ?

Votre très affectionné

---

[1] « La Vie solitaire » appartient au manuscrit de *Seize à Vingt,* mais ne sera publiée qu'en 1939 dans *Suisse romande* (N° 1, p. 21); PC, p. 32.

[2] Dans la *Bibliothèque universelle* (octobre 1914), Maurice Millioud consacre sa « Chronique suisse romande » à « L'été tragique. — Le mémorial de l'Instruction publique neuchâteloise. — Un poète à ses débuts, M. P.-L. Matthey. — La Suisse romande et la guerre ». L'éloge de la pédagogie neuchâteloise, — « entreprise de la nation pour se former et se réformer elle-même, prendre en quelque sorte la conduite de sa destinée » — le conduit tout naturellement à écrire :

« — C'est pourquoi M. P.-L. Matthey, poète, ferait bien de méditer l'histoire scolaire neuchâteloise, et plus généralement l'histoire contemporaine de nos cantons suisses. Ce spectacle, s'il le comprend, pourrait être son salut, la résolution — je prends le mot au sens médical — d'un individualisme dévié. »

Et, sur la poésie de Matthey, entre autres choses :

« On ne dicte pas aux poètes leur inspiration. M. P.-L. Matthey ne regarde qu'en lui-même, il s'y enferme à double tour et ce qu'il y découvre lui cause une étrange obsession. C'est bien pis qu'une hantise de pessimisme, c'est une épouvante horrifiée et macabre.

[...]

Ce qui rend le cas de M. Matthey curieux et intéressant, c'est l'intensité de ses sensations. Je dis sensations et non sentiments. La sensation est passive, nous la subissons comme une secousse. Elles lui arrivent en ouragans, à pleins tourbillons. Il en a l'âme meurtrie, déjetée, convulsée. Et c'est avec cela qu'il essaie de se faire une personnalité. Effort contradictoire ! On ne devient quelqu'un qu'en sortant de soi.

[...]

M. P.-L. Matthey, certainement est poète ; il n'est pas artiste. Il ne soupçonne pas que la manière décousue des versificateurs récents exige plus de sens musical, plus de rythme que toute autre. [...] »

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin [Signy, 19 novembre 1914]

cher monsieur et ami

le ton de votre lettre était si amical et si confiant que le « monsieur » que vous y avez mis en tête m'a choqué et m'a fait comprendre qu'entre nous il n'est plus besoin de tant de cérémonies ! Comme vous êtes mon aîné, cependant, je ne veux pas avoir l'air tout de suite trop familier et je vous laisse le choix. Mais alors, prenez garde !...

votre lettre m'a fait grand plaisir ; si jamais un ami fût bienvenu, elle le fut exactement de même. J'avais été jusqu'à la poste du village chercher le courrier du soir à fin de garder pour moi seul ces moments fiévreux où l'on apprend que reculent les Barbares et qu'un petit village d'Alsace a été reconquis. J'ai toujours trop aimé la France, lui faisant tous les crédits moraux ou autres, pour que sa résistance héroïque m'étonne. Seulement je lui suis bien reconnaissant de ne m'avoir pas démenti !

Je ne sais où vous campez ; mais ces soirs d'automne sont lamentables sur les villages où il fait froid. J'ai lu vos lignes sous un réverbère ; c'est vous dire si j'étais pressé. Il ne faut pas m'en vouloir pour mon enfantillage. Il y a dans le village un tout petit garçon de 8 ans qui m'attend tous les soirs devant la première ferme à gauche. Je crois qu'il m'aime bien et que je pense à lui beaucoup plus qu'il n'imagine... Je me ferais scrupule d'attendre chez moi que vienne le facteur, s'il y a du vent, s'il fait froid. Mais c'est de l'égoïsme.

Je pense partir pour Paris à la fin de ce mois. Franchement, j'en serai heureux. La campagne me pèse. On n'y peut rien faire. Rien du tout. J'en suis réduit à parler avec mon cousin Rochedieu de musique, poésie et corps divers, et de rouler dans les feuilles mortes ma plus jolie sœur qui est revenue en beauté d'Allemagne. Il est vrai que certaines nuits je veille et vis ardemment. A la campagne, écrire pourquoi sinon pour agir ? J'attends un coup de fouet quelconque.

Je voudrais être ce monsieur que j'ai vu hier qui sera fou, certainement, dans trois semaines, et qui est persuadé qu'il vit « dans des temps héroïques ». Il fait ce qu'il peut, en paroles. Il est extraordinaire. notre tapissier.

Je verrai Rohrer mardi après-midi ; il m'a écrit une lettre assez abattue, mais quelle belle amitié il a pour vous ! Mon père a trouvé l'article de M. très élogieux et s'en est fort réjoui [1]. Sa joie m'a fait un peu mal. Je pensais que si l'article eût été une franche condamnation mon père m'eût immédiatement condamné. Pour le moment il me supplie de « travailler ma forme » car il est bien certain que je ne puisse écrire un bon alexandrin régulier. Ce qui est vrai c'est que je ne le sais plus. voilà une lettre bien puérile et qui va vous ennuyer. Vous qui avez la chance d'écrire sur un tambour ! — A propos de l'article de M. j'ai reçu de divers côtés des protestations furieuses ! Cela m'a bien amusé. Outre cela, mon pauvre petit choix m'a valu deux lettres anonymes empoisonnées où l'on me traite de giton ! — le triste courage de continuer d'écrire... mais ce n'est pas un courage, c'est une impulsion. Bien sincèrement et amicalement votre

plm

---

[1] La conclusion de la critique de Maurice Millioud était en effet assez encourageante :

« Mais M. P.-L. Matthey a versé dans son recueil assez de vraie poésie pour que je le croie capable de faire œuvre d'art. Il y a en lui une source d'inspiration. S'il se forme l'instrument qui lui manque, peut-être ce qui nous manque depuis trop longtemps nous viendra-t-il par lui : une création poétique originale et savoureuse. »

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin [3 décembre 1914]

29 Boulevard Malesherbes, Paris

cher ami

deux jours avant mon départ j'ai vu Rohrer qui m'a parlé de vous et m'a appris que c'est volontairement que vous vous étiez engagé. Héroïsme que je vous envie et dont je vous félicite autant qu'on peut... N'y ai-je pas songé, moi aussi que la pensée d'être rendu pareil à ces arbres d'hiver qui abdiquent leur expression a dépris de tout zèle patriotique ? ne faut-il pas laisser cela à ceux dont la sonnerie des clairons épuise l'âme entière désormais immortelle ?... Je n'en sais rien, et me dis tout bas que toutes ces belles raisons ne sont peut-être que des excuses.

J'aimerais beaucoup que ce fût vous qui parliez de Seize à Vingt dans la Revue de Belles-Lettres. Rohrer m'a touché quelques mots de ce projet, dont la réalisation me rendrait heureux. Si vous avez lu ce que Cougnard a écrit de moi vous penserez avec moi que Millioud est un critique-lyrique né et méconnu ! [1] Quant-à moi qui avoue être ridiculement sensible aux compliments sincères, « lyriques » j'ai peine à me prendre, et de plus en plus, pour un enfant gâté ! C'est vraiment triste.

Paris n'est pas tellement abattue qu'on le dit ; ni si vide. Je remontais hier l'avenue des Champs-Elysées en me souvenant d'un passage d'une de vos lettres où vous me disiez avoir lu l'Arbre de Beethoven non loin de l'Arc de triomphe. Pauvre Arbre ! Il n'est encore ni assez vieux, ni assez dépouillé, ni assez fier pour qu'y fréquentent les oiseaux de haut vol et de plein chant. Dire que j'ai fait cet enfantillage de ne pas vouloir passer sous l'Arc. Morale : un taxi-auto qui contournait le refuge a manqué me renverser. Voilà ce que l'on gagne à s'entêter de ne pas vouloir vivre.

Dimanche, je fus aux Invalides voir les 8 drapeaux allemands... etc. Foule énorme. Des millions de Julien Sorel, dont j'étais, puisque la chair est faible ! Le Dôme craquait aux entournures : tant d'hommes et de soldats ressuscitant Napoléon. Et la lumière, si triste et si dorée !

« Je porte la lumière : elle est triste et dorée
elle me fait penser
A la gloire profane à la fois et sacrée
De ceux-là qui n'ont pu se résoudre à passer. »

En une demi-heure j'ai bien conçu cinquante stances dans l'horrible goût de celle-ci, dont je vous laisse à deviner l'auteur. Et il y a encore des critiques qui s'imaginent qu'il est plus difficile de mettre des rimes que de n'en pas mettre. J'oublie que c'est à vous que j'écris.

Je suis ici chez des parents très riches, certainement aussi isolé que possible. ne vous étonnez plus des dimensions épiques de ma lettre ! Enfin la 1re que j'écris d'ici est pour vous ! Il y avait hier à la poste une vingtaine de petits soldats anglais qui écrivaient, les yeux si tristes ! Longuement, longuement, comme pour retarder le délai de la signature... Y êtes-vous ? seulement eux étaient soldats, vingt, un pays, et de plus sûrs de mourir. J'écris des bêtises.

J'ai fait un voyage horriblement fatigant. Tous les trains bondés. Dans le compartiment des gens sales et gentils. Pas moyen de les tenir à l'écart. Une femme qui me faisait penser à Mme Rimbaud, le croirez-vous, je lui ai spontanément cédé ma place. Mais Rimbaud, lui, n'était pas dans le couloir. Le nombre des morts devient effrayant. 40 000 français rien que pour la semaine passée. Je tiens le renseignement de source sûre. Ha ! si l'on était fort, il n'y aurait qu'une chose à faire : s'enivrer, s'abolir, ici ou là, furieusement. Mais non. On aime mieux dormir tranquille, vivre en paix et acheter chez Potin des gâteaux pour les soldats. « Nous vivons dans des temps héroïques » cette phrase, c'est plus qu'une revanche. C'est une vengeance.

Oubliez tout ce que je vous écris là. N'en retenez que ma solitude à la dérive. Ecrivez moi sitôt que vous pourrez. Quand serez-vous en congé ?

Meilleures amitiés de

P. L. M.

3 décembre 1914

---

[1] *La Patrie suisse,* 18 novembre 1914. Après un préambule sur les premières semaines de la guerre, « cette lutte gigantesque, atroce, sublime par les grands actes qu'elle a vus naître », Jules Cougnard croit pouvoir annoncer, dans l'ordre littéraire, « un mouvement de poésie héroïque effaçant les mièvreries et les abstractions de la période dernière ». *Seize à Vingt* appartient au passé : « C'est l'artifice, le souci de l'artificiel, qui paraissent se trouver à la base de l'art poétique de M. P.-L. Matthey. Nous aurions goûté cela peut-être, il y a trois mois. » Désuète également la forme : « Demain, ce qui nous attend, c'est un art mâle et fier qui, loin de s'écarter des traditions littéraires nationales les exagérera peut-être. »

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin [Paris, 15 décembre 1914]

cher ami

Je suis heureusement un peu plus éveillé aujourd'hui qu'hier: l'espoir est entré dans ma maison...; je ne vous en dis pas plus ; si l'espoir se réalise le scandale suivra, et vous apprendrez tout par une voie publique. En être là que ses espoirs soient scandaleux. Enfin l'essentiel est que je sois un peu plus éveillé, sans doute.

merci pour votre lettre ; il ne peut être question de « A propos de Souvenirs » dans votre article. D'abord parce que ce poème n'a jamais été publié et que je ne veux pas « d'article d'ami », ensuite

et surtout parce que j'ai passé l'époque où je l'écrivis et que je ne puis plus supporter sa faiblesse, ses mièvreries et ses « traits ». A d'autres.
Je voudrais qu'une revue me demandât de critiquer mes propres vers. Ce serait une belle exécution, je vous assure — mais polie ; je m'appellerais Monsieur. Est-ce que votre directeur veut faire croire qu'il me connaît ? Son ton familier m'a été sur les nerfs. Nous n'avons pourtant pas gardé les vaches ensemble.

Quant aux Iambes de Franzoni [1] (il dépassera Barbier, vous verrez) je me déclare tout-à-fait incompétent ; ce lyrisme pathético-patriotique, je n'y ai pas accès. Et puis je n'ai jamais « gouverné les bœufs ni retourné la terre » (quel farceur que ce F*** !) O ces enfants couchés ! ces femmes à la fenêtre !... Je gage qu'il n'est pas marié... Tout cela frise l'ineptie et suinte la fausseté. A part quoi « il y a du souffle ! »

« Nous, nous devons les nettoyer ! ! ! »

Je pense que ces trois points d'exclamation doivent signifier : ce qui précède est un effet comique. Et vous ?

J'ai passé ma matinée à relire la mort à Venise et à en traduire d'enthousiasme des pages entières à haute voix : « Apprendre, hélas, que nous autres poètes, nous ne pouvons aller vers la beauté sans prendre Eros pour guide ; nos passions mesurent notre grandeur ; nos aspirations restent toujours Amour. Tel est notre plaisir et telle est notre honte. Sache donc bien cela, petit Phèdre ! Que nous ne pouvons être sages ni dignes ; que fatalement nous allons à l'abîme, et que fatalement étourdis il nous faut demeurer aventuriers de notre cœur... Mensonge et Parodie, voilà nos maîtres ! Qui parle de la connaissance ? O Phèdre, la connaissance, elle est sans force et sans pudeur. Elle n'est que science, compréhension et pardon. Sans retenue, sans forme, elle est sympathique à l'abîme, bien plus, elle est abîme. Et maintenant, mon petit Phèdre, demeure ici d'où je m'en vais. Quand tu ne me verras plus, pars à ton tour. »

Je prémédite un article sur la Mort à Venise ; ce livre sent le soufre de Nietsche et la menthe de Platon. Ce n'est pas qu'une phrase ! Si vous le désirez vraiment, envoyez-moi le manuscrit de votre article quoique je sois bien assuré de votre entière compréhension et de votre tact. Et s'ils se trouvaient ici ou là en défaillance, je souffrirais tout simplement de votre fatigue. Je l'écris comme je le pense.

Je suis déjà las de Paris ; j'y vis chez des parents riches qui ne manquent pourtant pas de finesse, et qui sentent bien, quand je suis bête et que je le dis, que je m'arroge un droit, que je ne donne pas d'excuse. Mon oncle perd 600 fr. par jour, de par la guerre, et son amertume croît avec ses pertes. N'oubliez pas que je mange son pain.

Je crois qu'il est temps de vous faire mes vœux de Noël ; difficile, difficile. Vous ne connaîtriez pas à Paris d'intéressants jeunes gens dont vous me pourriez donner l'adresse ? La longueur de cette lettre vous dit assez si je souffre de solitude... Je vous souhaite de ne vous jamais sentir seul. Hier soir, je récapitulais ma vie et j'aurais bien pleuré sur moi ; quand on comprend tout-à-coup qu'on a mérité toutes ses larmes ! Pas une qu'on puisse reprocher à quelqu'un. Que vos larmes ne retombent jamais sur vous.

pierre louis.

mardi.
Boulevard Malesherbes, 29
Paris (VIIIe)

A-propos des vers de F. que dites-vous de cela :

Héroïques soldats qui perdez votre vie
Dans la mitraille et le canon ! ! !

perdre sa vie dans un canon !
oui, si on y reste enfermé ! !

et de ceci

... ou faire la couleuvre
dans l'herbe humide, sac au dos.

logiquement :
la couleuvre, sac au dos !
excellent effet comique.

et de

Semer à pleins poings

(pour poignées, évid. — mais tel quel, c'est plutôt difficile !)
J'aime mieux boxer.

Un peu fatigué le brave Franzoni ! Toujours encourageant.

---

[1] « Le Soldat et la Patrie », *Bibliothèque universelle,* décembre 1914, pp. 399-402.

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin

[Paris] 31/12/14.

cher ami

voici votre manuscrit ; votre article est excellent du point de vue du « fond » et je m'en déclare tout-à-fait satisfait. Vous ne m'en voudrez pas si ici et là j'en ai retouché la forme qui est inégale et où l'on sent un peu de fatigue (répétitions des mêmes adjectifs, surabondance de ces derniers, etc.) Certaines phrases qui m'ont effrayé par leur pénétration, je les ai supprimées. Vous comprendrez mes motifs. Vous voyez que j'use avec vous de sincérité.

Tel que je vous le renvoie, je crois que votre article est tout-à-fait bon, non pas que je préjuge des améliorations que j'ai pu y apporter et qui toutes sont de détail, mais parce que vous y avez versé une lucidité, une mesure, une harmonie dont je demeure encor étonné. Cela me fera plaisir de le voir imprimé; vous serez un guide pour ceux qui s'égareront dans mes arcanes; merci pour votre beau cadeau.
Si vous n'approuvez pas, aussi bien, mes suppressions ou mes adjonctions, n'hésitez pas à rétablir. Mais je crois avoir travaillé dans votre esprit. Vous me direz. J'attends avec impatience la publication de votre essay.

mille amitiés et tout vôtre,

plm

Dans les Cahiers de Janvier je donne un poème et châtre Vallotton pour ses « Racines » [1].

---

[1] *12e Cahier vaudois,* 1914, « La guerre et mes yeux », pp. 25-27 ; « *Les Racines,* roman par B. Vallotton », pp. 79-83.

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin [Paris, 15 janvier 1915]

cher ami

votre silence m'induit à supposer des choses pénibles et je viens vous demander franchement si les modifications que j'ai apportées à votre article vous ont peut-être blessé et si vous n'avez pas trouvé excessive la liberté que j'avais prise. Je ne sais pourquoi j'ai craint cela tous ces derniers jours et je me décide aujourd'hui à vous faire

part de mes inquiétudes. J'ai agi instinctivement; vous m'aviez vous-même demandé « de corriger votre article comme un devoir d'écolier ». J'ai été probablement un peu loin et je ne voudrais pour rien au monde que vous crussiez à un acte d'autorité de ma part. Et je vous supplie de rétablir votre texte intégralement partout où l'esprit qui a poussé ma main à modifier n'est pas le vôtre. Seule, l'allusion que vous faites à l'incompréhension que j'ai rencontrée dans ma famille elle-même, je vous demanderai de l'effacer. J'aime énormément ma famille et vous comprendrez qu'une allusion de cette nature lui ferait une peine profonde. Une peine immense. Mon père ni ma mère ne se rendent compte qu'ils ne me comprennent pas. Ne les y obligez pas, et faites-moi cette charité. Je veux vous donner un exemple : après avoir lu l'article de Millioud mon père délirait de joie : « Il veut bien t'appeler poète ! Il ne se fiche pas du portrait de Bosshardt ! En somme il te considère comme quelqu'un !... » Un peu plus tard ma mère me dit : « N'as-tu pas trouvé la joie de ton père touchante ?... » Pour répondre sincèrement alors, j'avais la bouche trop pleine de cendres...

votre article m'a fait une joie profonde. Avec quelques lettres ardentes, lucides et tendres reçues d'amis inconnus, elle m'a « couronné ». Couronne légère et éphémère qui ne m'incite pas à l'orgueil — heureusement... je n'y suis que trop porté — mais qui m'aide à la joie. Après avoir lu vos pages, il m'arriva de me voir dans une glace (je faisais ma toilette !) je vous assure, je voyais le visage du bonheur.

Au revoir, mon ami, je me sens fatigué et je n'écris pas sans défaillances. Croyez-moi bien affectueusement, votre

pl.

15. 1. 15.

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Dimanche 17 janvier. [1915]

Cher ami,

Enfin je puis vous écrire. Merci de m'avoir renvoyé mon article, et de vous être donné la peine de le corriger. Les suppressions et les adjonctions que vous y avez faites sont tout à fait judicieuses. Il me semblait, à les lire, que je les aurais faites moi-même si j'en

avais eu le loisir (ce que c'est que l'orgueil, pourtant). Elles tempèrent ce genre déclamatoire auquel j'avais en vain travaillé à échapper. Tel qu'il est, avec quelques corrections que j'y avais encore apportées, cet essai ne me paraît pas moins raté. J'aurais voulu faire autre chose qu'un article de vulgarisation. Mais je crois qu'il ne sera pas déplacé dans la Revue de Belles-Lettres où il va paraître.

Toujours cette vie stupide, inactive sans laisser un moment de tranquillité. Nous sommes cantonnés dans un petit village boueux, pas très loin de Soleure, et les semaines se passent en manœuvres et en exercices de toutes sortes. Parfois, pourtant, le soir, on peut faire de la musique, et tout oublier. Je suis en train de lire les Lettres de Rimbaud, ces lettres navrantes datées d'Aden ou du Harrar, où l'on peut suivre son abrutissement graduel, cette lassitude constante, cet ensevelissement de son génie sous la masse des fatigues et des peines. Posséder la vérité dans une âme et un corps ! La passion seule, peut-être, saurait y réussir. Quel naufrage que cet essai d'activité !

Il me tarde de lire votre poème et votre article dans les Cahiers. J'espère avoir bientôt un congé, qui me permettra, peut-être, de reprendre vie. Cette léthargie me pèse affreusement.

Votre

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Mercredi 20 janvier. [1915]

Cher ami,

Votre lettre navrante, que je viens de recevoir, m'a rendu triste, et j'ai des remords cuisants de n'avoir pas répondu plus vite à votre envoi, fût-ce une carte griffonnée. Mon silence n'est dû qu'à la vie que je mène : bousculé sans cesse d'un endroit dans un autre, alarmé plus souvent vraiment que de raison, ces derniers temps surtout, mené tout le jour à l'exercice ou à la manœuvre ; les moments où l'on peut écrire sont rares. Le soir chaque maison est pleine de soldats, et souvent la fatigue fait tomber la plume des mains.

Choqué par les corrections que vous avez faites à mon article ! Je m'attendais simplement à ce que vous me priiez de ne pas le publier, tant il me semblait raté. J'avais tant peiné sur ces phrases, cherchant à les rendre moins lourdes, et me désolant de n'y pas arriver, que ce me fut une joie de voir que vous arriviez encore à leur faire un sort. — J'ai corrigé hier soir les épreuves de cet essai, qui ne tardera pas à paraître [1].

Vous verrez que j'ai respecté presque tous les changements que vous y avez apportés. Toutefois, j'ai gardé la liberté de conserver ma version, lorsque je l'ai trouvée préférable. Ainsi, par exemple je ne puis employer le mot « cerner », que vous avez mis à la place d'« encercler », parce qu'il n'est pas de mon vocabulaire. C'est un mot à vous, vous vous l'êtes approprié. Ce serait de ma part presqu'un plagiat, et ma phrase sonnerait faux. Détail insignifiant, du reste, et je suis confus que vous ayez pu me supposer blessé. J'ai rougi, parfois, de n'avoir pas trouvé ça tout seul, mais j'ai commodément mis toutes mes défaillances sur le compte du service militaire.

Aujourd'hui votre lettre m'attriste. Je viens de vivre plusieurs jours avec en moi le bouillonnement d'un de vos poèmes, que Rohrer m'a envoyé : la Maison du passeur [2]. La passion furieuse et fière qui anime ces vers, qui les secoue ou les raidit, frémissants, a réussi à me tirer assez du bourbier militaire pour que je l'oublie, et que je revive enfin, moi. « Tout son col secouera cette blanche agonie... »

Je suis seul, ici, ces jours. Les alarmes et les manœuvres ne me touchent plus. J'ai extorqué des libertés, et j'en abuse. Cela finira probablement par du cachot, mais cela m'est plus indifférent encore que l'exercice : j'y aurai un peu de tranquillité.

Votre très affectionné

---

[1] *Revue de Belles-Lettres,* janvier 1915, « Les Poèmes de M. Pierre-Louis Matthey », pp. 65-74.

Quelques exemples des corrections proposées par Matthey :

a) Manuscrit Gagnebin :

« Inquisiteur inflexible, il se mettra à la question jusqu'à forcer l'aveu à surmonter la pudeur. »

Correction Matthey et texte Belles-Lettres :

« ... à surmonter la pudeur *sur ses lèvres blessées.* »

b) Manuscrit G. :
« La solitude qui encercle M. Matthey, l'isolement qu'il retrouve dans les grandes villes comme à la campagne, il en souffre plus encore peut-être que de ses tourments. Le plus constamment du moins ; c'est comme une inquiétude qui toujours le rongerait, plus cruelle aux soirs de découragement, alors qu'il lui faudrait l'appui d'une personne amie. »

Correction M. :
« La solitude qui *cerne* M. Matthey, l'isolement qu'il retrouve dans les grandes villes comme à la campagne, *c'est de cela qu'il* souffre, *peut-être* le plus encore. Le plus constamment du moins. »

Texte B.-L. :
« La solitude qui encercle M. Matthey, l'isolement qu'il retrouve dans les grandes villes comme à la campagne, c'est de cela qu'il souffre peut-être encore le plus. Le plus constamment du moins. C'est comme une perpétuelle inquiétude. »

c) Manuscrit G. :
« Le regard perçant du poète a trop vite fait de dépister le mensonge, et les tourments n'en sont que plus affreux. »

Correction M. :
« *L'œil inquiet* du poète a vite fait de *découvrir* le mensonge *d'une joie qu'il doit à l'inconscience.* »

Texte B.-L. :
« L'œil inquiet du poète a vite fait de découvrir le mensonge d'une joie qu'il doit à l'inconscience, et ce sont de nouveaux tourments. »

[2] Poème inédit.

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin [Paris, 30 janvier 1915]

vendredi soir.

cher ami

merci pour votre lettre qui est bien belle d'humilité. Je vous envie. Ce soir où je me sens ô si fatigué, je n'y puis écrire. Tout juste copier machinalement mon dernier poème [1] — en pensant à vous.

ce vers de Baudelaire me hante :

Le printemps adorable a perdu son odeur...

je crois que c'est le plus déchirant cri, et le plus musical jamais entendu. J'appelle ce vers : le Vers du Désespoir du Monde.

bonne nuit et pardonnez-moi
pl.

[1] « Les étapes d'un salut », *Semaines de Passion,* Kundig, Genève, 1919, pp. 41-45, avec d'importantes variantes ; PC, pp. 47-48, avec des suppressions.

les étapes d'un salut

O douleur qui partiez noblement sans frontières
tournez, tournez, mon bel oiseau de Paradis !
cette cage est la vôtre ; le cuivre est sa lumière ;
vous pouvez en frapper de l'aile le treillis ...
O douleur qui partiez noblement sans frontières.

voici l'heure où chacun s'assigne ses limites
cette heure de partir qui tinte au ciel d'argent.
Seuls, ceux qui n'ont jamais usé de leurs yeux vides,
laissons-les donc hurler qu'ils savent où ils vont.

je ne sais qu'une chose et faible et relative :
le jour s'ouvre avec gloire et passe les étoiles ...
que si cette splendeur issue de souvenirs
ne peut que nous meurtrir le jour n'est pas coupable.

Penser que chaque branche a eu sa part de nuit
et recevra sa part de soleil !... quel espoir.
Mes mains, Seigneur, furent voleuses de ma joie ...
merci pour nos deux soeurs la lumière et la nuit.

Sans un miroir je me prévois – et quel fantôme
qui s'est bandé les yeux, qui s'est chargé les mains
d'anneaux retentissants plaintifs comme des cloches
dont au moindre départ s'entrechoque l'airain ...

une corde en spirale enroulée à mes jambes,
et cette inscription terrible à mes sanglots
ce vêtement de nuit qui ferme dans mon dos
à fin que je sois plus dépourvu qu'un enfant.

Je t'ai voulu semblable, ô fantôme, ô si pâle,
et moi-même impotent avant que malfaiteur ...
Puis malgré tout je te salue, ô l'ombre en pleurs,
comme s'il s'agissait d'un vieil ami coupable.

Explicit.

Janvier 1915.